

Piquette

(*Nouvelle parisienne*)

par **Marius Boisson**

UN JOUR, Piquette, qui habitait alors rue Paturle, me demanda qui était Paturle; et je lui répondis que Paturle était un lieutenant de Vercingétorix. Le coin de Plaisance où cette belle personne avait fixé sa résidence fut en effet voué à quelques vieux héros : ici flotte le souvenir de Léonidas, et des Thermopyles; là Paturle se jette dans la rue Vercingétorix, qui traverse elle-même la rue d'Alésia, laquelle continue la rue de Vouillé. C'est idiot et à peine touchant. Si les Parisiens devaient être jugés sur la toponymie parisienne, ce peuple spirituel passerait pour être bien ridicule; par bonheur pour sa réputation, le monde entier sait, le dernier des Samoyèdes sait que les destinées de Paris sont présidées par une poignée de pedzouilles.

De Bucé habitait lui aussi rue Paturle, maison de M. Schuffenecker, qui conservait des toiles et des meubles sculptés de Gauguin. (Son frère possédait les plus beaux Van Gogh; je m'en suis rincé l'œil à une campagne de je ne sais plus où, du côté de Meudon.) De Bucé, – il s'appelait je crois plus simplement Bécu, – dirigeait une revue littéraire appelée la *Revue d'un Passant*, laquelle faisait corps avec un journal de quartier : *Plaisance-Montparnasse*. C'était une revue mensuelle qui paraissait tous les ans. Piquette était abonnée à la *Revue d'un Passant*, et c'est par de Bucé que je connus cette personne du caractère le plus complaisant.

Il me conduisit chez elle un matin ; la clef était sur la serrure, nous pénétrâmes dans un logement propre. « C'est moi, dit M. de Bucé ; je vous amène un camarade. » Piquette était enfermée dans son cabinet de toilette, et nous demanda de bien vouloir attendre. Tandis qu'elle allait et venait en ce laboratoire des voluptés, le directeur de la *Revue d'un Passant* me fit comprendre que l'aimable Piquette avait rencontré plusieurs fois l'amour dans sa vie, et ne l'avait jamais mal reçu.

Présentement, elle était entretenue par M. Saint-Denis, monsieur âgé, respectable et respecté, attaché à l'Observatoire de Paris, fort peu gênant de sa personne, car il disparaissait plusieurs mois chaque année, pour se rendre en mission au pôle Nord (ou aux environs).

La porte du cabinet s'ouvrit brusquement, je vis apparaître une jolie fille, à la bouche saigneuse et aux yeux encadrés de noir, à la forte poitrine, au postérieur ample et rotund. « Bonjour, vieil hareng », dit-elle à M. de Bucé, qui rougit un peu (il rougissait facilement) et fit les présentations. Aussitôt, Piquette se prit à bavarder, parla d'une tireuse de cartes vraiment épatante, qui venait de s'installer rue des Camélias, parla du crime de la rue Vandamme, du pôle Nord, de M. Rousseau (le douanier) qui lui donnait des leçons, du bal Allard, etc. Sa conversation était décousue ; son peignoir l'était aussi, et j'eus le loisir d'apercevoir, par deux fois, un as de pique d'un brun énergique. Piquette rectifia le pli du vêtement indiscret, me fit assavoir « que j'étais d'un cynisme révoltant », puis il lui prit un élan d'allégresse, elle empoigna M. de Bucé, et d'un coup de pouce vigoureux lui écrasa le nez en criant : Moutarde ! Le vieux poète se dégagea de cette étreinte, et fit à Piquette un madrigal entortillé, disant que les coups de pouce de Vénus étaient préférables à ses coups de pieds, enfin il fut très Vieille-France. Puis la jeune femme nous offrit l'absinthe, et tandis que le sucre fondait, joua la Berceuse de *Jocelyn* et la *Matthiche* sur son violon. Il y eut encore quelques méfaits du peignoir, les mouvements de l'archet révélèrent une petite liquette transparente et expirante ; la silhouette blanche, rythmiquement, se rehaussait d'exaltations brunes, mais j'y étais déjà habitué.

Tandis que nous buvions notre absinthe, on sonna à la porte, Piquette dit : « C'est Bibi ! » et cria : « Entre ! » Nous vîmes arriver un garçon de vingt-huit ans, assez proprement vêtu, portant sous le bras une grosse serviette de cuir. Son visage de lapin affairé était doux et nul, criblé de taches de son. « Bibi, mon ami d'enfance » – fit Piquette ; et ils échangèrent une poignée de main cordiale.

Bibi était courtier en je ne sais quoi. Tandis qu'il s'entretenait avec de Bucé, Piquette m'expliqua la vie dramatique du pauvre Bibi : orphelin, sans métier, il gagnait soixante francs par mois dans une maison de produits pharmaceutiques (?). « Je l'aide, me confia-t-elle ; sans moi il crèverait de faim. Mais nous avons été à l'école ensemble, et je suis une sœur pour lui. Du reste, M. Saint-Denis aime beaucoup Bibi ». Tout à coup le peignoir s'écarta, je regardai, et Piquette me dit : « Soyez convenable ». Elle avait une pupille singulièrement attractive et beaucoup d'innocence dans ses procédés. Elle voulut ensuite me conter les ennuis éprouvés, à l'Observatoire, par M. Saint-Denis, et ne me fit pas grâce de ce scénario. Enfin le temps passait agréablement, lorsque la sonnette tinta, et nous reçûmes la visite d'un gros quadragénaire, solide sur pattes, moustachu, silencieux, et qui se nommait Bénard. Piquette lui donna une poignée de main, fit les présentations : « Un ami de M. de Bucé... » et Bénard se prépara tranquillement une absinthe.

Alors, de Bucé se mit à dire du mal des bourgeois. Il cherchait l'approbation dans mon regard et je hochais chaque fois la tête. Il disait qu'à notre époque un poète ne peut pas vivre de sa poésie, qu'il lui fallait prostituer son talent, faire du journalisme – l'expression employée par M. de Bucé était « entrer en presse ». Nous professions, en ces lointains Plaisance et Montparnasse, un mépris féroce du journalisme. Pour nous, *journalisme* signifiait toutes les turpitudes, et nous fussions morts plutôt que d'entrer en presse. De Bucé, lui, faisait des petits travaux à son domicile, donnait un coup de main aux secrétaires de mairies, surtout en période d'élections, remettait au net le manuscrit d'un camarade, enfin dirigeait la

Revue d'un Passant, qui lui prenait le meilleur de son temps. On le voyait aller et venir dans le district, vêtu de noir et coiffé, en toute saison, d'un chapeau haut de forme. Il faisait des abonnements, principalement chez les commerçants, qui l'estimaient.

Il acceptait l'abonnement « en nature », et je le vis certain soir rentrer joyeux avec un demi-jambonneau et un petit rôti de veau, emportés contre deux abonnements à la *Revue d'un Passant*, chez le charcutier Rougeoreille et le boucher de la rue Pernety, dont j'ai oublié le nom. Tandis que nous nous entretenions honnêtement de la fin des bourgeois, on sonna encore. C'était M. Saint-Denis. Soixante ans, une face de pauvre homme, curieusement meublée d'épis de barbe, courant sur des loupes roses, des verrues jaunâtres, des lipomes violacés. Lui aussi (et comme de Bucé), portait un chapeau haut de forme luisant. Ce vieillard à nez blanc était, enfin, vêtu d'une redingote fromageuse. Tout essoufflé, il s'arrêta net dans sa marche, et ses gros yeux firent le tour de l'assemblée, s'attardant plus longtemps sur l'inconnu (moi), avec une expression vague d'inquiétude. « Je pars », dit-il. Aussitôt, Piquette poussa un cri douloureux, et Bénard et Bibi, très émus, se levèrent. Puis Piquette eut un sanglot. J'appris que depuis quinze jours, M. Saint-Denis flottait dans les incertitudes : on lui avait promis, à l'Observatoire, une prolongation de congé ; or, en dernière heure elle lui était refusée, et il devait embarquer, huit jours plus tard, pour le pôle Nord. (Qu'allait-il faire au pôle, je n'en ai jamais rien su. Mystère. Observer les étoiles, peut-être, car il était astronome.) La douleur de mes nouveaux amis me fut un spectacle affligeant. M. Saint-Denis, écroulé sur une chaise, buvait un verre d'eau. Piquette lui avait retiré son chapeau, lui gratifiait gentiment le crâne, et mignardises d'autre sorte. Bibi et Bénard étaient tout pâles d'émotion. Alors, ils se rapprochèrent de Piquette et de M. Saint-Denis, il y eut une sorte d'enlacement général, et tous quatre essayaient leurs larmes. Vous saurez que Bibi, M. Saint-Denis et Bénard étaient les amants de Piquette, qui avait le don de gagner les cœurs ; ils étaient renseignés, et n'éprouvaient mutuellement ni

jalousie, ni commotion de haine, vivant au contraire en bonne intelligence, et fort déceimment. En cette minute, ces quatre êtres formaient un tableau pathétique et digne d'intérêt. On cajolait l'astronome. « Il reviendra bientôt, le bon Saint-Denis, disait Piquette, l'œil mouillé. Nous le soignerons, le caresserons, le choierons. » (Bibi et Bénard approuvaient du chef.) Ce n'étaient point là les élans maldifs d'un cœur fractionné; Piquette aimait honnêtement son monde, d'égle fibre; elle avait cimenté l'amitié entre ces messieurs. Soudain, elle eut une sorte de rage, et les fonctionnaires de l'Observatoire furent traités d'exploiteurs, de lopailles et de vendus. Nous laissâmes ces excellents compagnons. Dans le couloir, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, de Bucé abonna Bénard à la *Revue d'un Passant*.

Huit jours plus tard, l'astronome partait pour le pôle; huit mois après, il était revenu. J'ignore comment ces personnages avaient entendu l'emploi de leur temps; toujours est-il que jamais ils ne se rencontraient chez l'adroite Piquette, qui avait dû leur assigner un jour. Je m'étais lié avec elle. Je sais ce que vous allez dire. J'avoue que nous avons fait plus d'une fois la bonne vie ensemble, mais il n'y a pas eu ça entre nous. Elle m'avait peu à peu tout raconté. Bibi était admis à la fête par seule commisération; en sa qualité d'ami d'enfance et d'orphelin... Si elle lui avait manqué, que fût-il devenu? M. Saint-Denis était l'entreteneur. Peut-être avait-il protesté au début. Mais j'imagine la colère de Piquette. Qui lui ferait du mal à lui, Bibi, serait son ennemi à elle; et si M. Saint-Denis n'était pas content, il pouvait prendre la porte. (J'imagine.) M. Saint-Denis supporta donc Bibi, cette sorte de frère, et Bibi, pauvre, respecta M. Saint-Denis. Puis l'astronome repartait au pôle Nord, en mission je ne sais où, terre de Baffin peut-être. Au départ, il recommandait Piquette à une de ses connaissances, Bénard, – ainsi qu'à Bibi. Bénard tenait, rue d'Alésia, un bistrot-restaurant; il pouvait de temps en temps, l'après-midi voler une heure ou deux à sa femme, à sa marmaille, à ses clients, et il accourait chez Piquette, qu'il fournissait de victuailles des Halles;

(de plus ses marchands de vin en gros pourvoyaient à la cave de Piquette, cave toujours bien garnie, je le sais). Il faisait des parties de billard avec Bibi, chez Bombail, car Bibi et Bénard étaient fort compains, n'ayant pas de raffinement d'observation. Piquette régnait sur eux et régentaient leurs mœurs paisibles et chastes. (J'imagine.) Ni Bibi ni Bénard n'eussent osé contester à M. Saint-Denis une espèce de droit de préemption. Ils étaient fort bien. « Pauvre Bibi ! me disait parfois Piquette. C'est son seul plaisir ! » Ou encore : « C'est le seul plaisir de M. Saint-Denis. » Et encore : « M^{me} Bénard a mis au monde son cinquième. Le médecin a défendu au mari... Vous me comprenez ? Une sixième couche tuerait la malheureuse. Bénard ne sait plus sur quel pied danser. Il n'a qu'un plaisir dans la vie, ce pauvre garçon ! il faut qu'il s'en prive ? » (Alors, généreuse, elle le lui donnait.)

De Bucé, quittant la rue Paturle, était allé habiter rue Boyer-Barret, où nous fûmes voisins. Il avait perdu un petit garçon qu'il aimait beaucoup. Un moment, il installa sa revue dans une boutique rue Vercingétorix, à l'endroit le plus désert, devant le mur de la voie ferrée. Il est le premier poète-boutiquier que j'aie connu. Les numéros de la *Revue d'un Passant* étaient collés dans la vitrine. On voyait, sur le poêle éteint, le chapeau haut de forme de M. le directeur. Puis le pauvre homme perdit sa fillette, qu'il adorait. Il émigra impasse Florimond, maisonnette du fond, premier étage, puis rue du Château, où il devait mourir. Je suis heureux de parler ici de cet homme inoffensif et probe, pauvre, vaincu, épris d'idéal ; ancien élève du Prytanée militaire de La Flèche, il avait fait 70 comme volontaire. On ne connaît pas bien sa vie, qui fut douloureuse et médiocre. Il ne vivait, ne respirait, ne pensait que pour la *Revue d'un Passant*. On s'y abonnait par bonté d'âme ; souvent même on lui avait payé deux ou trois fois l'abonnement (d'un an) sans avoir reçu un numéro, et de Bucé ne se le rappelait seulement pas. Sa misère était extrême, et plus d'une fois je lui prêtai larantquet. Il y eut de l'héroïsme dans sa vie. Il se privait, économisant dix sous sur dix sous, pour publier de temps à autre, une plaquette de poèmes que lui imprimait, à prix d'ami, un vieux typo,

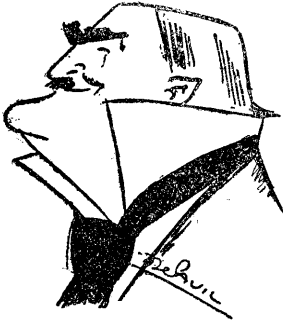
ancien communal, installé près de la mairie du XIV^e. J'ai conservé dans ma bibliothèque ces œuvres de M. de Bucé, dont voici les titres : *Profilis et Tableautins, Cris, Juvenilia*. Des soirées littéraires de la *Revue d'un Passant* avaient lieu aussi dans un café de l'avenue d'Orléans.

Charmant quartier de Plaisance! On n'y faisait rien comme ailleurs; jusqu'au commissaire de police qui était poète, un grand poète, et je le dis sérieusement. Mes amis et moi y conciliions l'estime générale : la redingote de M. Saint-Denis, le haut de forme de M. de Bucé, la touchante imbecillité de Bibi, la rondeur de Bénard et sa vie surabondante, ma tenue sans façon, jaquette et espadrilles, nous valaient une popularité non suspecte. Deux événements faillirent pourtant nous séparer : mon départ pour l'île Saint-Louis, et le mariage de Piquette. Lorsque je les quittai il y eut plusieurs jours de désespoir, de Bucé menaçait tout le monde d'entrer en presse, Bibi eut un bref accès de fièvre. Puis tout s'arrangea. Trois fois par semaine je sautais dans l'omnibus de Plaisance, pour aller faire la bonne vie avec mes camarades.

Et le mariage de Piquette fut accepté. Pour rien au monde du reste elle n'eût renoncé à Bibi, Bénard, et Saint-Denis (qui furent, avec de Bucé quatrième, les témoins à la mairie). Il valait mieux pour elle, nous fit-elle assavoir, de contracter un mariage bien assorti; l'obscurité de cette thèse troublait notre entendement, mais Piquette, créature de tête, interposant ses influences de femme et d'amie, parvint à nous convaincre tous. Un très jeune homme, nommé Germain, s'était épris d'elle et lui avait offert son nom et son bien. Il était le fils



La *Revue d'un Passant*, n° 33, février 1896.



Marius Boisson, par Pavil.

d'horticulteurs aisés, établis dans un immense terrain situé face à l'hôpital Saint-Joseph. On les disait riches. Le père et la mère Germain, paysans ignares et silencieux, n'avaient de volonté que celle de leur fils. Germain avait juré que si leur consentement lui était refusé, il se pendrait à un cerisier. On fêta donc joyeusement les fiançailles, et en attendant la cérémonie officielle, chaque soir nous nous réunissions dans le jardin des Ger-

main. Bibi sortait sa mandoline, et devant les trois Germain muets, nous chantions, en quintette : « Ne pleure pas si je te quitte », cantilène où il était question d'une Annamite qui était tonkinoise ; et le chœur des *Montagnards*, avec bans et frappaements de mains.

Ce mariage fit beaucoup de bruit dans Plaisance, et jusqu'en Montparnasse. L'abbé S.B. gratifia les époux d'un discours bien senti. Piquette était délicieuse dans son costume virginal, et la couronne de fleurs d'oranger seyait à son visage étonné. On se fit tous photographier avenue du Maine ; les messieurs avaient des hauts de forme. Piquette, environnée de fleurs, s'attira au restaurant les yeux de toute la galerie. Au dessert, M. Saint-Denis fredonna un couplet de circonstance, et M. de Bucé lut un sonnet, composé pour le couple Germain. Puis l'on chanta, l'on dansa, et reconduisit les époux rue de Vanves, où les vieux Germain leur avaient disposé un pavillon, au fond du jardin. Piquette ayant mal aux pieds, elle avait nonchalamment retiré ses bottines, qui furent placées dans les poches de l'époux. La maman Germain (elle n'avait pas inventé l'eau sucrée), me prit mystérieusement à part et me confia ses appréhensions sur le sujet de cette nuit nuptiale. Elle craignait – comment dire cela ? – que son fils ne fût trop brutal, et ne fit mal à

Piquette. Elle s'imaginait une effusion de sang importante, un fleuve de sang roulant à travers le potager. J'appris ainsi qu'elle-même, vierge parcheminée, avait connu l'effroi d'un flux sanglant, et elle croyait que toutes les femmes étaient ainsi.

– Pauvre malheureuse! pleurait-elle. Comment faites-vous, d'habitude?...

– D'habitude! Mais, madame, outre que je ne suis pas marié, je n'ai jamais... j'ignore ce qu'est une jeune fille...

– J'ai perdu deux litres de sang, affirma la vieille dame, avec une innocence colorée de franchise.

– Je tiens d'une femme du monde que cela ne dépasse pas la valeur d'un dé à coudre.

– Vraiment!?

– Puisque je vous le dis...

– Dans mon pays, on met des peaux de pêche sur la cheminée... J'ai placé des pelures de pêche sur une soucoupe...

– Pas banal.

La pauvre M^{me} Germain était mal documentée sur l'état de sa bru, à qui il aurait fallu, comme à Marion Delorme, au moins un forgeron pour lui refaire une virginité. Du reste, à peine enfermés dans leur pavillon, les jeunes mariés soufflèrent leur lumière, et M^{me} Germain veilla inutilement toute la nuit. Bibi, Bénard et M. Saint-Denis étaient joyeux. « Qu'elle soit heureuse! qu'elle soit heureuse, notre chérie! » disait cet astronome, que de Bucé, au coin de la rue de Gergovie, abonna à la *Revue d'un Passant*, sur le coup de trois heures du matin.

Piquette ne fit point bon accord avec sa belle-mère, et le jeune époux querellait souvent M^{me} Germain. On convint de se séparer, et notre amie loua, chaussée du Maine, un coquet appartement, que fréquentèrent, comme par le passé, ses trois amis, devenus les amis du mari. Elle resta (j'imagine), d'une fidélité imperturbable à ses trois amants (ainsi qu'à Germain). Mais ses profusions lui valurent un mal désagréable nommé, je crois, métrite; il serait malséant d'insister. On ne vit plus chez elle que médecins et infirmières. Vers 1912, on prati-

qua des piqûres de morphine pour l'abrègement de ses souffrances, car elle souffrait beaucoup et dépérissait, incrustée dans sa chaise-longue. Elle faisait compassion. Ses compagnons aussi, dont un mal implacable conspirait désormais contre la tranquillité; et ils voguaient dans Plaisance, telles les âmes en peine. Un soir M. Saint-Denis me confia que Piquette était atteinte de cancer; et il tomba entre mes bras, pleurant comme un enfant. Bénard perdit de son embonpoint, Germain devint taciturne; la tête de lapin du pauvre Bibi s'émaciait à vue d'œil. Au même moment, F.-B. de Bucé tomba dans une mouise exceptionnelle. Il avait loué, rue du Château, une mansarde, meublée d'un lit, d'une table, et de caisses à œufs formant armoire, bibliothèque, buffet. Le poète ne se nourrissait que de pain et de fromage, et fumait ses vieux mégots. J'ai la satisfaction, après tant d'années, de lui avoir été utile, en l'employant à des travaux de copie; il venait déjeuner chez moi dans l'île, je le régalais, nous buvions du champagne que j'achetais à tempérament, et qui m'était fourni par un courtier. Le poète repartait, tout revigoré, pour Plaisance.

Un matin, je travaillais, fenêtres ouvertes, quand j'entendis le roulement d'un fiacre. On m'appela dans la cour. C'était Bénard, Bénard affolé. J'appris de lui que Piquette, depuis trois jours et trois nuits, jetait des cris effroyables.

— Si vous voulez la revoir vivante, me dit-il, partons.

Je descendis tête nue et sautai dans le fiacre, qui nous transporta chaussée du Maine.

Pauvre Piquette était étendue, très jaune, jaune paille, sur son lit en désordre. Ses lèvres tremblaient, la douleur agitait tous les muscles peauciers du visage, jadis si beau. Ses traits se dissolvaient à vue d'œil. On ne la reconnaissait déjà plus, elle n'avait plus la même figure, car le cancer la rongeaît vive. A deux heures, monsieur le curé vint la confesser, la communier. Elle eut une faiblesse, et reçut alors les derniers sacrements, avec grand courage et grande piété. Elle entra enfin dans l'agonie. Les trois amis et le mari comprirent et se mirent à pleurer. Bibi, au pied du lit, renflait, agenouillé. Le doux

regard de Piquette se posa sur lui. Elle secoua la tête tristement, une larme perla à ses cils.

– Pauvre petit ! dit-elle. Jurez-moi, monsieur Saint-Denis, de veiller sur lui, de le soutenir... le conseiller... l'aider... un peu...

– Je le jure ! sanglota M. Saint-Denis.

– Et vous, Bénard... et vous, là, le poète...

– Je le jure ! fis-je à demi-voix (enrouée).

– Germain... murmura-t-elle encore.

Il bondit ; presque il eût crié : présent !

– Soyez meilleur pour votre mère...

– Si tu meurs, je me tue !

– M. Saint-Denis vous le défend.

M. Saint-Denis acquiesça du chef et Germain baissa la tête.

– Maintenant, je vais vous quitter, reprit Piquette qui retenait ses gémissements, tandis que Bénard essayait son visage, où coulait la sueur finale. On parle de la guerre, vous allez tous partir. Promettez-moi de faire votre devoir de Français...



Vestige actuel de la façade de la sous-station de la Compagnie parisienne de distribution d'électricité de Plaisance, 170, rue Losserand (anciennement rue de Vanves).

Ce furent ses dernières paroles... Elle poussa un cri déchirant, qui fut entendu de tout le voisinage, puis expira. La larme, l'unique larme, versée pour Bibi, resta en suspension sur le bord d'un cil.

Alors les quatre éclatèrent en sanglots, et je quittai cette maison avec un bien vif chagrin. Chez Bombail, je traçai un billet pour de Bucé, que je n'avais pas vu depuis trois jours : « Piquette est morte, et n'a plus besoin que de nos prières. » Puis je filai rue du Château pour remettre ce billet à sa concierge. Là, j'appris que le directeur de la *Revue d'un Passant* était décédé subitement, il y avait deux jours ; on l'enterrait le lendemain. Une parente, sa voisine, avait entendu une plainte légère, vers quatre heures du matin. Elle le trouva mort, en chemise, sur sa descente de lit. Les vieux poètes meurent foudroyés comme des oiseaux.

Le lendemain donc, nous accompagnâmes, avec deux ou trois personnes, le Passant à sa dernière demeure qui fut Bagneux. Et le surlendemain, obsèques de Piquette, imposantes, solennelles, le cercueil environné de fleurs, tout Plaisance et tout Montparnasse, en une foule mouvante, derrière la voiture qui ondulait gracieusement dans un bruit ouaté. On chanta à Saint-Pierre l'office des morts, avec maîtrise et tout le tremblement. Et chacun plaignait les quatre veufs, qui s'étaient placés par une préséance instinctive, dans l'ordre suivant : M. Saint-Denis, Bibi, Bénard, Germain, quatre hauts de forme, quatre mouchoirs, quatre dos soulevés au rythme des sanglots. On l'inhuma elle aussi à Bagneux dans une fosse à part. Je sus, grâce à la lettre de deuil, son véritable nom : Colombelle Galopin, épouse Germain, âgée de trente-sept ans. Après l'enterrement, j'accompagnai les quatre, nous rentrâmes en taxi à Plaisance ; et pour consoler Bibi, nous allâmes au bistro du coin de la rue des Camélias, où nous décroûtâmes plusieurs plats et mîmes à sec une demi-douzaine de litrons. M. Saint-Denis emmena Bibi chez lui, Bénard rejoignit ses foyers matrimoniaux ; moi, je rentrai dans l'île Saint-Louis, puis Germain se dirigea vers son jardin pour se pendre à un cerisier.

Ce fut la dernière fois que je les vis, avalant cruellement leurs larmes amères et salées, Bibi hagard, Bénard buttant contre les pavés de la rue de Vanves, manquant de se faire écraser par Plaisance-Hôtel de Ville, et M. Saint-Denis, pareil à un chien fouetté, filant en serrant les fesses, tenant Bibi sous le bras.

J'appris par la suite que Germain, dépendu de son cerisier et ranimé à temps, revint à la vie, pour un laps de temps limité, je dois le dire. Car quelques jours plus tard, c'était la mobilisation générale.

Cette guerre de 1914 ! Je l'ai faite. Ce fut une chose vraiment instructive ; je n'en suis pas encore remis (et sens que je ne m'en remettrai jamais). Bénard, canonnier de première classe, fut réduit en poudre à Verdun. Bibi : tué à Verdun. Germain : tué à Verdun. Ils ont égalé Léonidas, Vercingétorix et Paturle. (Pour Paturle, il faut que je vous dise la vérité : jamais ce Paturle ne fut lieutenant de Vercingétorix ; Paturle (1779-1858), était un industriel, qui parvint à la pairie, et que nos conseillers municipaux ont honoré en baptisant de son nom une rue perdue.) On n'a plus jamais entendu parler de M. Saint-Denis. Ni des Germain. Sur l'emplacement du grand jardin fut élevé (170, 172 et 174 rue de Vanves), une sous-station électrique de Plaisance. Vous verrez encore quelques pavillons habités par des artistes, et j'y fais visite à mon ami le graveur Gabriel Belot, qui travaille au milieu des troènes. J'inspecte les murs, je reconnais ici et là un petit coin épargné, une dalle, un vieux pavé. « A quoi pensez-vous ? » me demande-t-on quelquefois. Je pense à un tas de choses que j'ai vues, à un tas de gens que j'ai connus et dont les noms mêmes sont oubliés. Alors, seul à me souvenir, je prends la plume et j'écris leur histoire. Vous venez de lire celle de Piquette.

Marius BOISSON

9-10 juillet 1928.

Ce texte de Marius Boisson (1881-1959) parut pour la première fois dans *L'Ami du lettré* (Paris, Les Editions de France, 1929).